

opusdei.org

Léon XIV : " Que sa passion, sa mort et sa résurrection deviennent le cœur de notre mission"

Cet article reprend les homélies et vidéos des célébrations liturgiques de la Semaine Sainte du Pape Léon XIV. Dernière mise à jour : jeudi 2 avril, 12.20pm

02/04/2026

Cet article sera actualisé chaque jour pour intégrer les homélie et vidéos du Pape Léon XIV.

Dimanche des Rameaux - Jeudi Saint (Messe Chrismale) - Jeudi Saint (Messe de la Cène du Seigneur - Vendredi Saint/ Via Crucis - Samedi Saint Vigile Pascale - Dimanche de Pâques / Bénédiction *Urbi et Orbi*

.....

Dans cet article, vous pouvez suivre en direct les célébrations du Saint Père dans la Cité du Vatican

.....

Dimanche des Rameaux - 29 mars 2026

Homélie du Saint Père Léon XIV sur la place Saint Pierre.

Chers frères et sœurs,

Alors que Jésus parcourt le chemin de la croix, nous nous mettons à sa suite, nous suivons ses pas. Et en marchant avec Lui, nous contemplons sa passion pour l'humanité, son cœur qui se brise, sa vie qui se fait un don d'amour.

Nous regardons Jésus, qui se présente comme le *Roi de la paix*, alors qu'autour de Lui la guerre se prépare. Lui reste ferme dans la douceur, tandis que les autres s'agitent dans la violence. Il s'offre comme une caresse pour l'humanité, tandis que d'autres brandissent épées et bâtons. Il est la lumière du monde, alors que les ténèbres s'apprêtent à recouvrir la terre. Il est venu apporter la vie, alors que le plan visant à le condamner à mort s'accomplit.

En tant que *Roi de la paix*, Jésus veut réconcilier le monde dans l'étreinte

du Père et abatte les murs qui nous séparent de Dieu et de notre prochain, car « C'est lui qui est notre paix » (Ep 2,14).

En tant que *Roi de la paix*, Il entre à Jérusalem à dos d'âne, et non à cheval, accomplissant ainsi l'ancienne prophétie qui appelait à se réjouir de l'arrivée du Messie : « Voici ton roi qui vient à toi : il est juste et victorieux, pauvre et monté sur un âne, un ânon, le petit d'une ânesse. Ce roi fera disparaître d'Éphraïm les chars de guerre, et de Jérusalem les chevaux de combat ; il brisera l'arc de guerre, et il proclamera la paix aux nations » (Zc 9, 9-10).

En tant que *Roi de la paix*, lorsqu'un de ses disciples tire l'épée pour le défendre et frappe le serviteur du grand prêtre, Il l'arrête aussitôt en disant : « « Rentre ton épée, car tous

ceux qui prennent l'épée périront par l'épée » (*Mt 26, 52*).

En tant que *Roi de la paix*, alors qu'Il était chargé de nos souffrances et transpercé pour nos fautes, Il « n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n'ouvre pas la bouche » (*Is 53, 7*). Il n'a pas pris les armes, Il ne s'est pas défendu, Il n'a mené aucune guerre. Il a manifesté le doux visage de Dieu, qui refuse toujours la violence, et au lieu de se sauver lui-même, Il s'est laissé clouer à la croix, pour embrasser toutes les croix plantées à toutes les époques et en tous lieux dans l'histoire de l'humanité.

Frères et sœurs, voici notre Dieu : *Jésus, Roi de la paix*. Un Dieu qui refuse la guerre, que personne ne peut invoquer pour justifier la guerre, qui n'écoute pas la prière de

ceux qui font la guerre et rejette celle-ci en disant : « Vous avez beau multiplier les prières, je n'écoute pas : vos mains sont pleines de sang » (Is 1, 15).

En le regardant, Lui qui a été crucifié pour nous, nous voyons les crucifiés de l'humanité. Dans ses plaies, nous voyons les blessures de tant de femmes et d'hommes d'aujourd'hui. Dans son dernier cri adressé au Père, nous entendons les pleurs de ceux qui sont abattus, de ceux qui sont sans espoir, de ceux qui sont malades, de ceux qui sont seuls. Et surtout, nous entendons le gémissement de douleur de tous ceux qui sont opprimés par la violence et de toutes les victimes de la guerre.

Le Christ, Roi de la paix, s'écrie encore depuis sa croix : Dieu est amour ! Ayez pitié ! Déposez les armes, souvenez-vous que vous êtes frères !

En reprenant les paroles du
Serviteur de Dieu, Mgr Tonino Bello,
je voudrais confier ce cri à Marie
Très Sainte, qui se tient au pied de la
croix de son Fils et qui pleure
également aux pieds des crucifiés
d'aujourd'hui :

« Sainte Marie, femme du troisième
jour, donne-nous la certitude que,
malgré tout, la mort n'aura plus
d'emprise sur nous. Que les injustices
commises par les peuples ont leurs
jours comptés. Que les lueurs de la
guerre soit un crépuscule. Que les
souffrances des pauvres en sont à
leurs derniers soubresauts. [...] Et
que, enfin, les larmes de toutes les
victimes de la violence et de la
douleur seront bientôt séchées,
comme le givre sous le soleil du
printemps » (*Marie, femme de notre
temps*).

Jeudi Saint - Messe Chrismale - 2 avril 2026

Homélie du Saint Père Léon XIV en la Basilique Saint Pierre.

Chers frères et sœurs,

Nous sommes désormais aux portes du Triduum Pascal. Une fois encore, le Seigneur nous conduit au sommet de sa mission pour que sa passion, sa mort et sa résurrection deviennent le cœur de notre mission. Ce que nous sommes sur le point de revivre, en effet, a en soi la force de transformer ce que l'orgueil humain a généralement tendance à rigidifier : notre identité, notre place dans le monde. La liberté de Jésus change les cœurs, soigne les blessures, parfume et fait rayonner nos visages, réconcilie et rassemble, pardonne et ressuscite.

En cette première année où je préside la Messe Chrismale en tant

qu'évêque de Rome, je souhaite réfléchir avec vous sur la mission à laquelle Dieu nous consacre en tant que Peuple qui lui appartient. C'est la mission chrétienne, celle-là même de Jésus, et non pas une autre. Chacun y participe selon sa propre vocation et dans une obéissance très personnelle à la voix de l'Esprit ; mais jamais sans les autres, jamais en négligeant ou en rompant la communion ! Évêques et prêtres, en renouvelant nos promesses, nous sommes au service d'un peuple missionnaire. Avec tous les baptisés, nous formons le Corps du Christ, oints de son Esprit de liberté et de consolation, Esprit de prophétie et d'unité.

Ce que Jésus vit dans les moments culminants de sa mission est anticipé dans l'oracle d'Isaïe qu'Il dit, dans la synagogue de Nazareth, être une Parole qui s'accomplit « aujourd'hui » (cf. *Lc* 4, 21). À l'heure de Pâques, en effet, il devient définitivement

clair que Dieu consacre pour envoyer. Jésus dit : « Il m'a envoyé » (Lc 4, 18), décrivant ce mouvement qui lie son Corps aux pauvres, aux prisonniers, à ceux qui tâtonnent dans l'obscurité et à ceux qui sont opprimés. Et nous, membres de son Corps, nous appelons "apostolique" une Église envoyée, poussée au-delà d'elle-même, consacrée à Dieu dans le service de ses créatures : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie » (Jn 20, 21).

Nous savons qu'être envoyé demande avant tout un *détachement*, c'est-à-dire le risque de quitter ce qui est familier et sûr pour s'aventurer vers la nouveauté. Il est intéressant de noter que « dans la puissance de l'Esprit » (Lc 4, 14) descendu sur Lui après son baptême dans le Jourdain, Jésus retourne en Galilée et vient « à Nazareth, où il avait été élevé » (Lc 4, 16). C'est le lieu qu'Il doit désormais quitter. Il se déplace « selon son

habitude » (v. 16), mais pour inaugurer un temps nouveau. Il devra désormais quitter définitivement ce village afin que mûrisse ce qui y a germé, sabbat après sabbat, dans l'écoute fidèle de la Parole de Dieu. De même, Il appellera d'autres personnes à partir, à prendre des risques afin qu'aucun lieu ne devienne une clôture, aucune identité une tanière.

Chers amis, nous suivons Jésus qui « ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais qui s'est anéanti » (*Ph 2, 6-7*). Toute mission commence par ce genre de dépouillement dans lequel tout renaît. Notre dignité d'enfants de Dieu ne peut pas nous être enlevée, ni se perdre, pas plus que les affections, les lieux, les expériences qui sont à l'origine de notre vie ne peuvent être effacés. Nous sommes les héritiers de tant de biens et, à la fois, des limites d'une histoire dans

laquelle l'Évangile doit apporter lumière et salut, pardon et guérison. Il n'y a donc pas de mission sans réconciliation avec nos origines, avec les dons et les limites de la formation reçue. Mais, en même temps, il n'y a pas de paix sans départs, il n'y a pas de conscience sans détachement, il n'y a pas de joie sans risque. Nous sommes le Corps du Christ si nous allons de l'avant, en faisant le point sur le passé sans en être prisonniers. Tout se retrouve et se multiplie si l'on a d'abord su lâcher prise, sans crainte. C'est un premier secret de la mission. Et on ne l'expérimente pas une seule fois, mais à chaque nouveau départ, à chaque nouvel envoi.

Le cheminement de Jésus nous révèle que la disponibilité à se perdre, à se dépouiller, n'est pas une fin en soi mais une condition à la rencontre et à l'intimité. L'amour n'est véritable que s'il est désarmé. Il n'a besoin que

de peu de choses, d'aucune ostentation. Il préserve délicatement la faiblesse et la nudité. Nous avons du mal à nous lancer dans une mission aussi exposée, et pourtant il n'y a pas de "bonne nouvelle pour les pauvres" (cf. *Lc* 4, 18) si nous allons vers eux avec les signes du pouvoir ; ni de véritable libération si nous ne nous libérons pas de ce que nous possédons. Nous touchons ici à un deuxième secret de la mission chrétienne. Après la loi du détachement, il y a celle de la *rencontre*. Nous savons qu'au cours de l'histoire, la mission a souvent été dénaturée par des logiques de domination, tout à fait étrangères à la voie de Jésus-Christ. Saint Jean-Paul II a eu la lucidité et le courage de reconnaître qu'« en raison du lien qui, dans le Corps mystique, nous unit les uns aux autres, nous tous, bien que nous n'en ayons pas la responsabilité personnelle et sans nous substituer au jugement de Dieu

qui seul connaît les cœurs, nous portons le poids des erreurs et des fautes de ceux qui nous ont précédés ». [1]

En conséquence, il est désormais primordial de rappeler que, ni dans le domaine pastoral, ni dans le domaine social et politique, le bien ne peut découler de l'abus de pouvoir. Les grands missionnaires sont les témoins d'approches discrètes, dont la méthode repose sur le partage de la vie, le service désintéressé, le renoncement à toute stratégie calculatrice, le dialogue et le respect. C'est la voie de l'incarnation qui prend, toujours et encore, la forme de l'inculturation. Le salut, en effet, ne peut être accueilli par chacun que dans sa langue maternelle. « Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans son propre dialecte, sa langue maternelle ? » (*Ac 2, 8*). La surprise de la Pentecôte se répète lorsque

nous ne prétendons pas dominer les temps de Dieu, mais que nous avons confiance en l'Esprit Saint qui « est là, aujourd'hui encore, comme au temps de Jésus et des Apôtres : il est là et il agit, il arrive avant nous, il travaille plus que nous et mieux que nous ; il ne nous appartient ni de le semer ni de le réveiller, mais avant tout de le reconnaître, de l'accueillir, de le suivre, de lui faire place, de marcher à sa suite. Il est là et n'a jamais perdu courage face aux temps que nous vivons ; au contraire, il sourit, danse, pénètre, envahit, enveloppe, arrive même là où nous n'aurions jamais imaginé ». [2]

Pour établir cette harmonie avec l'invisible, il faut se rendre là où l'on est envoyé avec simplicité, en honorant le mystère que chaque personne et chaque communauté porte en elle. Nous sommes des hôtes. Nous le sommes en tant qu'évêques, prêtres, religieux et

religieuses, chrétiens. Pour accueillir, nous devons apprendre à nous laisser accueillir. Même les lieux où la sécularisation semble la plus avancée ne sont pas une terre de conquête ou de reconquête : « De nouvelles cultures continuent à naître dans ces énormes géographies humaines où le chrétien n'a plus l'habitude d'être promoteur ou générateur de sens, mais reçoit d'elles d'autres langages, symboles, messages et paradigmes qui offrent de nouvelles orientations de vie, souvent en opposition avec l'Évangile de Jésus. [...] Il est indispensable d'arriver là où se forment les nouveaux récits et paradigmes, d'atteindre avec la Parole de Jésus les éléments centraux les plus profonds de l'âme de la ville ». [3] Cela ne se produit que si, dans l'Église, nous marchons ensemble ; si la mission n'est pas l'aventure héroïque de quelqu'un, mais le témoignage vivant d'un Corps aux membres nombreux.

Il existe ensuite une troisième dimension, peut-être la plus radicale, de la mission chrétienne. La dramatique “*possibilité de l’incompréhension et du rejet*” se manifeste déjà dans la violente réaction des habitants de Nazareth face à la parole de Jésus : « À ces mots, dans la synagogue, tous devinrent furieux. Ils se levèrent, poussèrent Jésus hors de la ville, et le menèrent jusqu’à un escarpement de la colline où leur ville est construite, pour le précipiter en bas » (*Lc 4, 28-29*). Bien que la lecture liturgique ait omis cette partie, ce que nous nous apprêtons à célébrer à partir de ce soir nous engage à ne pas fuir, mais à “passer au milieu” de l’épreuve, comme Jésus qui, « passant au milieu d’eux, allait son chemin » (*Lc 4, 30*). La croix fait partie de la mission : l’envoi devient plus amer et effrayant, mais aussi plus gratuit et libérateur. L’occupation impérialiste du monde

est alors interrompue de l'intérieur, la violence qui, jusqu'à aujourd'hui fait loi, est démasquée. Le Messie pauvre, prisonnier, opprimé, plonge dans les ténèbres de la mort, mais c'est ainsi qu'Il met en lumière une création nouvelle.

De combien de résurrections sommes-nous aussi les témoins, lorsque, libérés de toute attitude défensive, nous nous engageons à servir comme une semence dans la terre ! Dans la vie, nous pouvons traverser des situations où tout semble fini. Nous nous demandons alors si la mission n'a pas été vaine. C'est vrai, contrairement à Jésus, nous connaissons aussi des échecs qui dépendent de nos insuffisances ou de celles des autres, souvent d'un enchevêtrement de responsabilités, d'ombres et de lumières. Mais nous pouvons faire nôtre l'espérance de nombreux témoins. J'en retiens un qui m'est particulièrement cher. Un

mois avant sa mort, dans son cahier des Exercices spirituels, le saint évêque Óscar Romero notait ceci : « Le nonce du Costa Rica m'a mis en garde contre un danger imminent, précisément cette semaine... Les circonstances imprévues seront affrontées avec la grâce de Dieu. Jésus-Christ a aidé les martyrs et, si le besoin s'en fait sentir, je le sentirai très proche lorsque je lui confierai mon dernier souffle. Mais, plus que le dernier instant de la vie, ce qui compte, c'est de lui donner toute ma vie et de vivre pour Lui... Il me suffit, pour être heureux et confiant, de savoir avec certitude que c'est en Lui que se trouvent ma vie et ma mort ; que, malgré mes péchés, j'ai placé ma confiance en Lui et que je ne serai pas désorienté, et que d'autres poursuivront, avec plus de sagesse et de sainteté, le travail pour l'Église et pour la patrie ».

Cher frères et sœurs, ce sont les saints qui font l'histoire. Tel est le message de l'Apocalypse. « À vous, la grâce et la paix [...] de la part de Jésus Christ, le témoin fidèle, le premier-né des morts, le prince des rois de la terre » (Ap 1, 5). Cette salutation résume le parcours de Jésus dans un monde déchiré entre des puissances qui le ravagent. En son sein naît un peuple nouveau, non pas de victimes, mais de témoins. En cette heure sombre de l'histoire, il a plu à Dieu de nous envoyer répandre le parfum du Christ là où règne l'odeur de la mort. Renouvelons notre "oui" à cette mission qui exige de nous l'unité et qui apporte la paix. Oui, nous sommes là ! Surmontons le sentiment d'impuissance et de peur ! Nous annonçons ta mort, Seigneur, nous proclamons ta résurrection, dans l'attente de ta venue.

[1] Saint Jean-Paul II, Bulle d'indiction du Grand Jubilé de l'an 2000 *Incarnationis mysterium* (29 novembre 1998), n. 11.

[2] Martini, C.M., *Tre racconti dello Spirito*, Milan 1997, 11.

[3] François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), 73-74.

Jeudi Saint - Messe de la Cène du Seigneur - 2 avril 2026

Homélie du Saint Père Léon XIV en la basilique Saint Jean de Latran

Chers frères et sœurs,

la liturgie solennelle de ce soir nous fait entrer dans le Triduum de la passion, de la mort et de la résurrection du Seigneur. Nous franchissons ce seuil, non comme

spectateurs ou par inertie, mais parce que Jésus lui-même nous y implique spécialement : en qualité d'invités à la Cène où le pain et le vin deviennent pour nous Sacrement du salut. Nous participons à un banquet au cours duquel le Christ, « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin » (Jn 13, 1). Son amour se fait geste et nourriture pour tous, en révélant la justice de Dieu. Là même où le mal fait rage dans le monde, Jésus aime définitivement, pour toujours, de tout son être.

Au cours de cette dernière Cène, Il lave les pieds de ses apôtres, en disant : « C'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous. » (Jn 13, 15). Le geste du Seigneur ne fait qu'un avec la table à laquelle Il nous invite. C'est un *exemple du sacrement* : tout en en confirmant le sens, Il nous confie une

tâche que nous voulons assumer comme nourriture pour notre vie. L'évangéliste Jean choisit le mot grec *hupódeigma* pour raconter l'événement auquel il a assisté. Il signifie "ce qui est présenté juste sous les yeux". Ce que le Seigneur nous montre, en prenant l'eau, la vasque et le tablier, est bien plus qu'un modèle moral. Il nous confie sa propre forme de vie. Laver les pieds est un geste qui résume la révélation de Dieu, signe exemplaire du Verbe fait chair, sa mémoire incomparable. En s'appropriant la condition du serviteur, le Fils révèle la gloire du Père, bouleversant les critères mondains qui ternissent notre conscience.

Au même titre que la surprise muette de ses disciples, l'orgueil humain nous ouvre les yeux sur ce qui se passe : à l'instar de Pierre, qui résiste d'abord à l'initiative de Jésus, nous devons nous aussi « réapprendre

sans cesse que la grandeur de Dieu diffère de notre conception de la grandeur, [...] car nous désirons systématiquement un Dieu de succès et non de Passion » (Homélie de la Messe in coena Domini, 20 mars 2008). Ces paroles du Pape Benoît XVI reconnaissent lucidement que nous sommes toujours tentés de rechercher un Dieu qui “nous serve”, qui nous fasse gagner, qui soit utile comme l’argent et le pouvoir. Nous ne comprenons pas, en revanche, que Dieu nous *sert* vraiment, certes, mais par le geste gratuit et humble du lavement des pieds : voilà la toute-puissance de Dieu. C’est ainsi que s’accomplit la volonté de consacrer sa vie à celui qui, sans ce don, ne peut exister. Le Seigneur s’agenouille pour laver l’homme, par amour pour lui. Et le don divin nous transforme.

Par son geste, en effet, Jésus purifie non seulement notre image de Dieu

des idolâtries et des blasphèmes qui l'ont souillée, mais il purifie notre image de l'homme qui se croit puissant quand il domine, qui veut vaincre en tuant ceux qui lui sont égaux, qui se croit grand quand il est craint. Vrai Dieu et vrai homme, le Christ nous donne au contraire un exemple de dévouement, de service et d'amour. Nous avons besoin de son exemple pour apprendre à aimer, non pas parce que nous en sommes incapables mais pour nous éduquer nous-mêmes, les uns les autres, à l'amour véritable.

Apprendre à agir comme Jésus, Signe que Dieu inscrit dans l'histoire du monde, est la tâche de toute une vie.

Il est le critère authentique, le « Maître et Seigneur » (*Jn 13, 13*) qui fait tomber tous les masques du divin et de l'humain. Il ne donne pas cet exemple quand tout le monde est heureux et l'aime, mais durant la nuit où il était trahi, dans l'obscurité

de l'incompréhension et de la violence, afin qu'il soit bien clair que le Seigneur ne nous aime pas parce que nous sommes bons et purs. Il nous aime, et c'est pourquoi Il nous pardonne et nous purifie. Le Seigneur nous aime pas à condition de nous faire laver par sa miséricorde : il nous aime, et c'est pourquoi il nous lave, afin que nous puissions répondre à son amour.

Apprenons de Jésus ce service réciproque. Il ne nous demande pas en effet de le lui rendre, mais de le partager entre nous : « Vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » (*Jn 13, 14*). Le Pape François commentait ainsi : « C'est un devoir qui me vient du cœur : je l'aime. J'aime cela et j'aime le faire parce que le Seigneur m'a enseigné ainsi » (*Homélie de la messe in coena Domini, 28 mars 2013*). Il ne parlait pas d'un impératif abstrait, d'un commandement formel et vide, mais

il exprimait sa ferveur obéissante pour la charité du Christ, source et modèle de notre charité. L'exemple donné par Jésus, en effet, ne peut être imité par convenance, à contrecœur ou par hypocrisie, mais uniquement par amour.

Se laisser servir par le Seigneur est donc une condition pour servir comme Il l'a fait, Lui. « Si tu ne te laisses pas laver - dit Jésus à Pierre - tu n'auras pas part avec moi » (*Jn 13, 8*). Si tu ne m'accueilles pas comme serviteur, tu ne peux pas croire en moi et me suivre comme Seigneur. En lavant notre chair, Jésus purifie notre âme. En Lui, Dieu a donné un exemple non de la manière dont on domine, mais de celle dont on libère ; de la manière de donner sa vie, non celle de la détruire.

Alors, face à une humanité à genoux, face à de nombreux exemples de brutalité, agenouillons-nous nous

aussi en tant que frères et sœurs des opprimés. C'est ainsi que nous voulons suivre l'exemple du Seigneur, en accomplissant ce que nous avons entendu dans le livre de l'Exode : « Ce jour sera pour vous un mémorial » (*Ex 12, 14*). Oui, toute l'histoire biblique converge vers Jésus, véritable agneau pascal. À travers Lui, les figures anciennes trouvent leur pleine signification, car le Christ sauveur célèbre la Pâque de l'humanité, ouvrant à chacun le passage du péché au pardon, de la mort à la vie éternelle : « Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi » (*1 Co 11, 24*).

En renouvelant les gestes et les paroles du Seigneur, précisément ce soir, nous faisons mémoire de l'institution de l'Eucharistie et de l'Ordre sacré. Le lien intrinsèque entre ces deux sacrements représente le don parfait de Jésus,

Grand Prêtre et Eucharistie vivante pour l'éternité : dans le pain et le vin consacrés se trouve en effet le « sacrement de l'amour, signe de l'unité, lien de la charité, banquet pascal, dans lequel le Christ est mangé, l'âme est comblée de grâce et le gage de la gloire future nous est donné » (Const. dogm. Sacrosanctum Concilium, 47). Dans les évêques et les prêtres, constitués « prêtres de la nouvelle Alliance » selon le commandement du Seigneur (Concile de Trente, *De Missae Sacrificio*, 1), réside le signe de sa charité envers tout le Peuple de Dieu que nous sommes appelés à servir, chers confrères, de tout notre être.

Le Jeudi-Saint est donc un jour de profonde gratitude et de fraternité authentique. Que l'adoration eucharistique de ce soir, dans chaque paroisse et chaque communauté, soit un moment pour contempler le geste de Jésus, en nous mettant à genoux

comme Il l'a fait, et en demandant la force de l'imiter dans le service avec le même amour.

source : vatican.va

Copyright © Dicastère pour la
Communication - Librerie
Éditrice Vaticane

pdf | document généré
automatiquement depuis [https://
opusdei.org/fr-fr/article/pape-leon-xiv-
semaine-sainte-2026/](https://opusdei.org/fr-fr/article/pape-leon-xiv-semaine-sainte-2026/) (03/04/2026)